

## 16<sup>ème</sup> Chapitre de l'Abbé Général OCist pour le CFM – 12.09.2013

Après avoir vu, et j'espère approfondi, la signification de l'expression "œuvre de Dieu" par laquelle saint Benoît définit la liturgie communautaire, nous pourrions mieux comprendre ce que signifie la vivre comme centre du rayonnement de notre vie monastique selon la Règle de Saint Benoît.

Ce que nous disent les Psaumes et toute l'Écriture, ainsi que la tradition de l'Église, sur l'œuvre de Dieu au milieu de nous, interpelle évidemment notre foi. C'est la foi qui reconnaît que Dieu est en train de créer les êtres, que Dieu opère le salut de son peuple, que Dieu nous donne dans le sacrifice pascal du Fils, l'adoption filiale dans l'Esprit Saint. Sans la foi, tout cela serait une fable, nous ne le percevrions pas comme une réalité, et une réalité plus réelle que celle que nous percevons avec nos sens et notre raison. Il est bon de se souvenir de cela en cette "Année de la foi", et l'encyclique *Lumen fidei*, dont j'ai parlé la semaine passée, mérite d'être approfondie par chacun d'entre nous et dans nos communautés.

Dans la Règle, il est peu question de la foi, ou de "croire" au sens de la foi, mais saint Benoît en parle quand même de manière significative. Dans le Prologue, la foi est mentionnée deux fois, et toutes deux dans un contexte où la foi est mise en relation avec la vie.

Au verset 21, nous lisons : "Ayant donc aux reins la ceinture de la foi et de la pratique des bonnes œuvres, avançons dans les chemins [du Seigneur], sous la conduite de l'Évangile, afin de mériter de voir Celui qui nous a appelés dans son Royaume." (RB, Prol. 21)

Et à la fin du Prologue, nous lisons : "A mesure que l'on progresse dans la vie religieuse et dans la foi, le cœur se dilate, et l'on court dans la voie des commandements de Dieu, avec la douceur ineffable de l'amour. Ne nous écartant donc jamais de son enseignement, et persévérant jusqu'à la mort dans sa doctrine au sein du monastère, participons par la patience aux souffrances du Christ pour mériter d'avoir part à son Royaume." (Prol. 49-50)

Dans ces deux passages du Prologue, le contexte est celui d'un chemin à la suite du Christ qui nous appelle à Le suivre jusqu'à être avec Lui dans son Royaume. La vie monastique, la *conversatio*, la vie dans le monastère, est au fond ce chemin, que nous parcourons par toute notre vie et tout au long de notre vie, éclairés et guidés par le Seigneur qui nous parle dans l'Évangile et ses commandements, sa doctrine, son "*magisterium*", sa parole de Maître. La foi est l'attention et la confiance que notre liberté accorde à cette proposition, à cette lumière, à ce chemin. Mais l'attention et la confiance sont vraies si nous les exerçons avec tout nous-mêmes, avec toute notre vie, avec notre comportement, qui ainsi progresse en même temps que la foi vers une plénitude que Dieu seul peut nous donner, la plénitude de notre communion totale avec lui dans son Royaume.

Le cœur se dilate, c'est-à-dire que notre vitalité intérieure se développe, dans la mesure où il y a entre notre vie et notre foi une stimulation mutuelle à progresser, à faire un chemin à la suite du Christ. Sans la foi, la vie n'aurait pas la lumière nécessaire pour savoir où aller pour progresser, s'améliorer, grandir, c'est-à-dire qu'elle ne verrait pas le Seigneur et ce qu'Il nous donne pour Le suivre vers le Royaume. Mais la foi aussi, sans une vie en chemin, sans le chemin d'une vie faite de rencontres, d'activités, de choix, d'expériences, etc., serait comme une lumière ornementale, esthétique, mais pas l'indication d'un chemin. Elle ne s'incarnerait pas dans une vie.

C'est pour cela que saint Benoît nous donne un mode de vie qui met la foi en contact avec un chemin, avec une expérience de vie, grâce à laquelle la foi et la vie peuvent coopérer, interagir pour aller de l'avant. Pour que la vie chrétienne soit un chemin, il faut toujours mettre en relation la lanterne qui éclaire et le corps en mouvement, autrement la lanterne seule éclaire pour rien, ou bien le mouvement du corps, sans lumière, se perd dans l'obscurité.

Je dis cela parce que c'est ce qui doit aussi se produire par rapport à l'œuvre de Dieu que saint Benoît met au centre de la vie monastique. Le centre est une lumière, que la foi reconnaît et nous permet de voir. C'est la foi qui nous permet de voir que Dieu est à l'œuvre parmi nous, qu'Il nous sauve et fait de nous ses enfants. Toutefois, cette reconnaissance de l'œuvre de Dieu que nous permet la foi, si elle ne rayonnait pas du centre vers la vie, si elle ne nous accompagnait pas dans les différents cercles de la vie monastique et humaine, deviendrait un centre mort, éteint, qui ne rayonne pas. Une lumière qui ne rayonne pas, qui s'éteint, n'est plus de la lumière. Si, dans la célébration de l'œuvre de Dieu, je reconnais et saisis avec foi la conscience d'être fils de Dieu en Christ dans l'Esprit-Saint, mais qu'ensuite je ne porte pas cette conscience dans ma vie, si je ne la mets pas en jeu dans la vie, dans tous les aspects de la vie, c'est comme si cette vérité s'éteignait, devenait moins réelle, perdait sa réalité. Elle demeurerait vraie en soi, en Dieu, mais pas vraie pour moi. A quoi servirait-il que nous sachions que Dieu fait de nous ses enfants, si cela n'était pas exprimé dans la vie, si nous ne vivions pas cette réalité, si cette vérité ne transformait pas au moins un peu la vie, ne devenait pas expérience ? L'œuvre de Dieu que nous célébrons dans la liturgie doit rayonner pour devenir expérience, et doit devenir expérience pour rayonner.

L'utilisation dans la Règle d'un terme qui m'a toujours semblé étrange, peut nous aider à comprendre ce que cela signifie. Ce terme m'a toujours paru étrange jusqu'à ce que je prenne mieux conscience de tout ce que nous avons vu sur l'œuvre de Dieu selon saint Benoît. C'est le terme "*operarius* – ouvrier".

Jusque récemment ce terme me gênait, car il me semblait un peu péjoratif. Quand je lisais dans le Prologue de la Règle que Dieu cherche dans la multitude du peuple "son ouvrier – *operarium suum*" auquel Il crie : "Quel est l'homme qui veut la vie, et désire voir des jours heureux ?" (cfr. Prol. 14-15), je me disais toujours que Benoît a choisi une expression malheureuse. Au fond, j'aurais préféré le terme "serviteur", qui est plus biblique, ou simplement le terme "homme", ou juste "quelqu'un". Était-ce l'influence des idéologies modernes, jusqu'en '68 ? L'idée d' "ouvrier" impliquait pour moi celle de "patron", et si Dieu cherche des travailleurs, et s'il a "ses" ouvriers, cela voudrait dire que c'est un patron, un... "bourgeois". C'était une impression épidermique, peu intelligente, parce que saint Benoît a utilisé ce terme un millénaire et demi avant la révolution industrielle et les luttes ouvrières.

Tandis que je méditais sur l'œuvre de Dieu, j'ai réalisé tout d'un coup que l'*operarius* est littéralement "celui qui opère", qui accomplit une œuvre. On pourrait aussi traduire par "opérateur". Si saint Benoît a utilisé ce terme, c'est précisément en référence à l'*opus Dei*. Dieu cherche son "ouvrier" au sens où Il cherche des hommes et des femmes qui accomplissent Son œuvre, qui incarnent l'œuvre de Dieu. Alors maintenant, je suis presque navré que Benoît n'utilise ce terme que trois fois, même si elles sont toutes significatives, comme nous le verrons demain.

Fr. Mauro-Giuseppe Lepori OCist